

GALERIE PASCAL GABERT

A propos des « Chambres mentales » de Marc Le Mené

Bruno Delarue in *Marc Le Mené. Chambres mentales et autres lieux*, catalogue d'exposition, Palais Bénédictine, Fécamp, 2016 (extrait).

« En inventant la chambre mentale, véritable pièce en réduction dans laquelle il va pouvoir construire toutes sortes de scènes, Le Mené s'invente un terrain de jeu où rien ne pourra lui être contesté puisqu'elle symbolise à la fois la chambre photographique et la boîte crânienne, mais aussi et surtout la réduction de tous les mondes, réels et imaginaires; bref à la fois tout ce qui est vrai ou pourrait l'être, mais aussi tout ce qui est faux et ne devrait pas l'être. Entre ces trois murs, ce plancher et ce plafond aux lignes de fuite exagérées ; dans cet espace seulement éclairé d'une pauvre ampoule et qu'ouvrent vers l'extérieur une simple porte et une fenêtre fermée, le photographe-constructeur-bidouilleur est libre comme l'air car nulle contrainte, ni de dimension ni de vraisemblance, ne le bride en aucune manière.

Et le bonhomme s'en donne à cœur joie puisque plus de deux cent cinquante photos, uniquement en argentique, ont déjà été prises dans cette boîte, et bien d'autres suivront. Dans ce volume fermé, propice à l'intimité car sobre comme une cellule monacale et proche du confinement, Le Mené met à nu, et plus souvent lui que les femmes car cette suite photographique n'est autre que le déroulement d'un autoportrait dont le burlesque et le poétique - pudeur et distance obligent - ont pour rôle premier de voiler cette évidence. Hormis quelques animaux marins, vous y verrez toujours un personnage, parfois plusieurs, n'ayant de cesse de tenter quelque chose, le plus souvent l'impossible. Que Le Mené force l'autodérision en se représentant en pantin entre les mains d'une femme ne l'empêche pas de poser un regard acerbe sur ses contemporains, et de prendre maints chemins pour nous montrer le ridicule de l'humanité (le dompteur débouffe un cheval de bronze), ni ce qu'elle réserve de mauvaise surprise (les hommes d'affaire à l'écoute d'un chef à tête de loup). Ici, la poésie est employée de la même manière que l'humour qui tous deux servent à ce que soit regardable ce qui sans cela ne serait que déplorable, car le regard de Le Mené sur l'humain est en fin de compte sans concession. Et dans ces scènes sans titre, mais à fortes connotations surréalistes, bien peu de dialogues, seulement des personnages forçant la vie chacun dans leur coin, où hiératiques et solitaires dans la complexité de leurs fantasmes à l'image de cette femme face à un homme en camisole de force. S'étonnera-t-on de voir un loup hurler à la mort devant les trois lettres du mot ART ? »

GALERIE PASCAL GABERT

Emmanuel Guigon, « Les plaques flottantes de Marc Le Mené », in catalogue d'exposition « Marc Le Mené. La chambre mentale », Galerie Sonia Zannettacci, Genève, 2014

Le photographe Marc Le Mené a découvert son terrain d'élection dans des « chambres mentales » où il se laisse volontiers aller à des rapprochements cocasses et déroutants. La chambre mentale ? C'est la chambre photographique et la boîte crânienne captant et inventant des images. Elle nous introduit dans une aventure incroyable – farce ou tragédie. Le photographe, qui se définit de bien des manières, se caractérise aussi comme un manieur d'objets hybrides, d'accouplements illégitimes, un marieur de discordances, un colleur posant des colles. Il soulève des questions délicates et précises, toujours avec nonchalance, avec le même souci de précision et de perturbation méthodique. Il jette à sa manière la panique dans sa boîte de Pandore.

Il s'aventure à l'intérieur de régions où le vrai et le faux, le vraisemblable et l'incongru échangent leurs propriétés en une vertigineuse et joyeuse jonglerie. Ce sont là quelques-uns de ses jeux savants. Ses constructions truquées à l'image de la mémoire ne peuvent s'appréhender ni se reconstituer comme les pièces d'un puzzle. Le résultat est déconcertant. Marc Le Mené touche de la sorte à ce qui est une des fins propres de l'art : l'équivalent des éphémérides. On le retrouve dans les parages d'*Un autre monde* du dessinateur Grandville : « Transformations, visions, incarnations, ascensions, locomotions, explorations, pérégrinations, excursions, stations, cosmogonies, fantasmagories, rêveries, folâtreries, facéties, lubies, métamorphoses, zoomorphoses, lithomorphoses, métempsychoses, apothéoses et autres choses. » Puzzle, patchwork, bric-à-brac, kaléidoscope, pêle-mêle... Ce que suggère en premier lieu cette histoire, c'est que les chambres mentales de Marc Le Mené ne représentent peut-être que l'instant suspendu d'un éparpillement, un point d'orgue dans un processus permanent de construction et de déconstruction. Le photographe découpe : il manipule l'espace, il taille, il effectue des prélèvements dans l'espace mental et l'espace du monde.

Ce serait le goût des vagabondages. A mesure qu'on s'approche, tout devient sans mesure, se complique et s'envenime. Le photographe aime à la fois le mesurable et la démesure, ce qui rapproche et éloigne. Parfois, le tout petit envahit le monde. Ou bien l'inverse. Et toujours, le petit et le très grand sont inscrits l'un dans l'autre. Ni paradis perdu, ni enfer, c'est un petit monde, un cosmos miniaturisé. Et plus le cosmos est petit, plus la multiplication des événements y apparaît à la fois inquiétante et drôle. Le vertige naît de la multiplicité des détails. Les événements s'accumulent. Ou bien des personnages flottent ou nagent entre deux airs, avec des mouvements maladroits, empesés, leurs bras battant le vide infini. Ne ressemblent-ils pas à des cosmonautes en apesanteur ? Partout, il leur faut s'élever, au sens propre. Monter, s'élever vers le ciel, c'est toujours s'alléger, se délivrer de la terre et gagner un nouveau statut en gagnant un nouvel espace. Glissant dans le ciel, une histoire s'enfle en un nuage, la fenêtre s'ouvre sur une échelle qui relie parfois ces deux mondes. Il y a aussi un tournoiement de l'histoire. C'est au temps où Chronos régnait encore au ciel. Les hommes vivaient alors comme les dieux, libres de soucis, à l'abri des peines et de la misère. Ils ne connaissaient pas la

GALERIE PASCAL GABERT

vieillesse, et passaient leur temps, toujours jeunes, dans les festins et les fêtes. Dans une sorte d'indistinction d'avant le péché. Se définit ainsi une imagerie luxuriante, une fantasmagorie humaine avec jeux, parades et étreintes, avec ses moments de ravissement, ses intimidations, ses danses, ses rires, ses péripéties.

Mais attention, l'histoire est parfois vraie, comme cet amiral qui est un amiral. Ou bien la femme et le pantin : « le pantin c'est moi ». Ce sont souvent des hommages ou des clin d'œil. L'homme au harpon c'est un peu Moby Dick, le roman préféré. L'homme en fumée est une allusion à l'opéra de Pascal Dusapin *Perela, l'Homme de fumée*. L'araignée géante rappelle le film *L'Homme qui rétrécit*, « un film qui m'a beaucoup marqué ». Plus gratuit, Spiderman fait à l'auteur avec ses deux mains le signe « cornuto ». L'homme qui monte vers les étoiles est d'après une installation de Claudio Parmiggiani intitulée *L'Ascension de la mémoire* ; en 1976, c'est une échelle posée sur un hublot rempli d'étoiles dans l'exposition de Jean Clair, *Cosmos*, à Montréal. Le Magritte c'est un Magritte, le type qui peint la pièce vide, c'est un peu la folie, la femme qui fume c'est un champignon atomique dangereux, le cheval et le dromadaire ensemble étaient ensemble aussi avec lui dans un voyage au Sahara. Mais le photographe aime qu'on y voie ce qu'on veut, au gré de notre culture littéraire, cinématographique ou culture enfantine ou cauchemardesque... Chacune de ses images nous pousse à nous interroger sur le cheminement des rêveries et pensées où nous engageant les chambres mentales. Et ce mouvement qui incite à l'interrogation a quelque chose de très singulier. Une image vous entraîne dans votre propre labyrinthe intérieur, là où vous même tentez de reconnaître le vraisemblable. On pourrait évoquer aussi bien les restes diurnes, les souvenirs de la veille, extraits de leur contexte prosaïque, et librement associés par le rêveur dans des synthèses imaginaires inédites. Ici, donc, le désir reconstruit le corps humain selon des rythmes nouveaux qui suivent les mêmes détours que Freud attribuait aux fragments du rêve : « Tordus, morcelés, réunis comme des glaces flottantes. » Cet imaginaire-là est fabuleux. Il est bien réellement ce que sont les fables : un récit qui ne s'inscrit pas dans le temps de ce qui aura une fin et a eu une origine. Nous même allons nous transformer en gnomes et nous promener joyeusement en des métropoles minuscules.

La photographie, comme la peinture, est *cosa mentale*, chambre mentale.